

## **Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)**

*Symphonie n° 40 en sol mineur, K 550*

Œuvre interprétée par l'OSTR pour la dernière fois en 2007

L'histoire de la *Quarantième* reste entourée de mystère, mais, depuis peu, elle commence lentement à s'éclaircir. On ignore toujours les circonstances exactes de sa composition (on a tout de même avancé une série de concerts d'été prévus pour un casino nouvellement inauguré). En revanche, alors qu'on a que longtemps cru que Mozart n'avait jamais entendu cette symphonie, voilà que des recherches récentes ont démontré le contraire. Une lettre retrouvée récemment nous informe en effet que la symphonie fut exécutée chez le baron van Swieten, grand protecteur des arts et de Mozart en particulier. D'après ce document, il semble que cette exécution n'ait pas été tout à fait au point, car le compositeur préféra quitter la pièce avant la fin. D'autres exécutions, toujours du vivant de Mozart, dont une dirigée par Salieri, ont aussi vraisemblablement eu lieu. Plus important encore, en 1791, année de sa mort, Mozart retoucha la partition à laquelle il ajouta deux parties de clarinettes.

Le premier mouvement s'ouvre sur un thème à la fois expressif, tourmenté et sombre. On a vu dans la détresse qui s'en dégage l'expression de la douleur du compositeur à la suite de la mort de l'une de ses fillettes. Il n'en est pas moins chargé de la plus grande énergie. Un sursaut de révolte conduit au second thème, plus capricieux et suivi de modulations à des tonalités surprenantes. L'ensemble du mouvement semble trahir une détresse profonde, en même temps qu'une lutte acharnée pour la vie.

L'Andante est retenu et délicat, mais son lyrisme intime s'avère d'une grande profondeur. Ce mouvement possède une grâce toute viennoise, qu'incarne presque à lui seul une très brève cellule rythmique de deux triples croches légèrement saccadées qui revient tout au long de la pièce. Telle une balise auditive, cette cellule devient littéralement un fil conducteur planant élégamment au-dessus du chant des instruments.

Le célèbre Menuetto a des allures héroïques autant que désespérées, exprimant ce qu'on pourrait percevoir comme un sursaut de révolte. Les rythmes heurtés et syncopés du thème principal déstabilisent d'abord l'auditeur, en créant une espèce de « trompe l'oreille », où la mesure semble à deux temps, alors qu'il s'agit d'une métrique ternaire. Avec ses vents, et notamment ses cors, le trio (nom donné à la section centrale, caractérisée par le contraste) apporte un instant de lumière à ce mouvement chargé de tension – mais combien inspiré.

Enfin, l'Allegro assai final est une haletante course à l'abîme, où l'angoisse ne connaît guère de répit. Il s'agit là d'un des mouvements les plus dramatiques, voire tragiques, de toute la production mozartienne. Observez combien les basses s'agitent en maints endroits. Ici et là, une brève accalmie semble vouloir apporter un instant de répit, mais très vite, la fuite échevelée reprend ses droits.

Par Bertrand Guay